

Les renards de Samson

par Dom de Monléon

Dom de Monléon, dans son commentaire sur le livre des Juges (*Les Juges*, pages 231 à 233), au sujet des renards pris par Samson, fait le commentaire moral et mystique suivant tiré des Pères de l'Église ¹.

Le Sel de la terre.

*
* *

AU SENS MYSTIQUE, les renards pris par Samson sont les mêmes que ceux dont parle l'auteur du Cantique, quand il dit : « Attrapez les petits renards qui dévastent les vignes ². » Ils représentent les hérésies sournoises qui se cachent dans des terriers aux mille détours, qui ravagent la vigne du Seigneur, c'est-à-dire : l'Église, et qui détruisent les plants sur lesquels Dieu voulait recueillir le vin de la charité. Les attraper, c'est démasquer les hérésies ; les accoupler queue à queue, c'est établir que si ces hérésies ont des visages différents, elles se tiennent toutes par derrière, elles sont toutes secrètement dirigées contre la foi. Leur attacher un brandon allumé, c'est montrer qu'elles traînent derrière elles la ruine et la dévastation, et que si on les laisse se répandre et courir partout, elles détruiraient toute la moisson de bonnes œuvres, tous les mérites que ceux qu'elles atteindraient avaient acquis en travaillant dans le champ du père de famille.

Notre-Seigneur, pendant son pèlerinage ici-bas, a attrapé les renards, chaque fois qu'il a mis à jour l'hypocrisie des pharisiens ; montrant que, sous leurs apparences de respectabilité, ils n'étaient que des sépulcres blanchis, remplis d'ossements de morts et de toutes espèces de corruptions ³.

Saint Augustin explique que, dans son terrier, le renard se ménage toujours deux issues, afin de pouvoir s'échapper par l'une, si l'autre est obstruée. Pour attraper l'animal, il faut les boucher toutes les deux. C'est ce que faisait le divin chasseur quand il traquait les pharisiens : « Répondez-moi d'un seul mot, leur disait-il un jour, d'où vient le baptême de Jean ? Vient-il du ciel, ou vient-il des hommes ? »

Les pharisiens comprirent que le piège était tendu des deux côtés : « Si nous

¹ — D'après un sermon que l'on attribue tantôt à saint Césaire, tantôt à saint Augustin. (Voir saint Augustin PL 39, 1641.)

² — Ct 2, 15.

³ — Mt 23, 27.

répondons qu'il vient du ciel, ruminaient-ils en eux-mêmes, il nous dira : Pourquoi n'avez-vous pas cru en lui ? Car Jean a rendu témoignage au Christ. Si nous disons qu'il vient de la terre, le peuple nous lapidera, car on regarde (Jean) comme un prophète. » Flairant donc le piège qui les guettait de part et d'autre, ils répondirent : « Nous n'en savons rien ¹... » Les renards étaient pris...

L'Église continue la même chasse, quand par la bouche de ses pontifes, elle ne cesse de dénoncer les hérésies, qui, avec de nouveaux visages, s'efforcent continuellement de venir ronger et détruire la foi. Elles se présentent toutes sous le masque de l'hypocrisie, comme si elles cherchaient sincèrement la vérité et le bien des âmes. Il faut d'abord les saisir, les faire sortir de leurs repaires souterrains, les convaincre d'erreur. Et ce n'est pas chose aisée : « Parce qu'un faux catholique est mille fois plus nuisible qu'un hérétique démasqué, dit saint Bernard. Interrogez-le sur la foi ? Rien de plus chrétien. Examinez sa conduite : elle est irrépréhensible, et il semble garantir ce qu'il dit par ce qu'il fait... Il fréquente l'Église, il honore les prêtres, il offre son présent à l'autel ; il se confesse et participe aux sacrements. Qu'y a-t-il de plus catholique ? — Pour ce qui est de la vie et des mœurs, il ne circonvient personne, il ne fait ni tort ni violence... Il travaille, il jeûne. Où donc est le renard ? On croyait le tenir, mais voici qu'il s'est échappé et a disparu tout à coup. Pour le prendre, il faudra éventer ses œuvres, démasquer les conséquences de ses doctrines, montrer que partout il sème la désunion, la discorde, le scandale ². »

Une fois le renard attrapé, l'Église lui attache un brandon à la queue, quand elle le condamne officiellement, le stigmatise de la note d'hérésie, affirmant ainsi qu'il traîne derrière lui le feu des passions mauvaises, et qu'il détruira infailliblement dans les âmes qui voudraient l'accueillir, tous les mérites qu'elles ont pu amasser.

Il suffit de parcourir les *Actes du Saint-Siège*, depuis le début de ce siècle, pour voir avec quelle sagacité, avec quel courage, et quelle force, les papes qui se sont succédés sur la chaire de saint Pierre, de saint Pie X à S.S. Pie XII se sont attachés à déceler, à montrer, à mettre au pilori les erreurs sournoises, qui, inlassablement, reprennent leur travail de sape contre l'Église. Et lorsque Pie XI a condamné presque simultanément le nazisme et le communisme, il semble qu'il ait imité au pied de la lettre, le geste de Samson attachant deux renards par la queue ; deux renards qui avaient des faces très différentes et qui semblaient courir dans des directions opposées, mais qui devaient fatalement l'un comme l'autre, allumer le feu de la guerre et entraîner les peuples à la ruine.

¹ — Mt, 21, 23-27. D'après saint Augustin, *Enarratio in Ps 80*, 14.

² — D'après le Sermon XLV sur le *Cantique*, 4, 5.

Nouvelles de « Rome »

« *Et sui eum non receperunt...* * »

DANS la *Documentation catholique* du 16 avril 2000¹, se trouve le texte de la prière que le pape Jean-Paul II a déposée au Mur du Temple de Jérusalem pendant son pèlerinage en Terre sainte, prière qui se termine ainsi :

[...] Nous voulons nous engager à vivre une authentique fraternité avec le peuple de l'Alliance. Par Jésus, le Christ, notre Seigneur. Amen.

Mais le numéro du 21 mai² de la *Documentation catholique* contient un grand encadré, bien en évidence, avec la notice suivante :

Erratum :

La prière du pape Jean-Paul II au Mur Occidental à Jérusalem, le 26 mars, ne comportait pas la doxologie : par Jésus-Christ, notre Seigneur... (Voir texte publié dans *DC* 2000, n. 2224, p. 384.)

Ce petit fait en dit long sur la situation actuelle dans l'Église.

Il faut s'étonner, d'abord, de ce qu'un pape soit allé prier dans ce « lieu saint » des juifs qui n'en est pas un pour ceux qui croient que le Messie est déjà venu³ et qu'il a aboli pour toujours l'ancien Testament en l'accomplissant parfaitement. Le deuxième sujet de stupeur est qu'un pape ait osé s'adresser directement à Dieu sans passer par la médiation de son Fils, et cela pour éviter de froisser ceux qui refusent de croire au Christ. Enfin, il n'est pas moins surprenant de voir que la *Documentation catholique*, publication officielle de l'Église catholique en France, s'empresse de « réparer sa faute » en demandant obséquieusement pardon d'avoir pu choquer les sensibilités des juifs par une confession intempestive de celui dont ils ne veulent pas entendre parler.

* — « Et les siens ne l'ont pas reçu », Jn 1, 11.

¹ — *DC* 2224, 16 avril 2000, p. 384.

² — *DC* 2226, 21 mai 2000, p. 499.

³ — Il faut rappeler ici le fameux document « Notes pour une correcte présentation des juifs et du judaïsme dans la prédication et la catéchèse de l'Église catholique » publié par la commission du Saint-Siège pour les relations avec le judaïsme, en 1985, juste avant la visite du pape à la synagogue de Rome (1986). On y lisait : « Il faudrait ainsi que nous prenions notre responsabilité de préparer le monde à la venue du Messie en œuvrant ensemble pour la justice sociale, le respect des droits de la personne humaine et des nations, pour la réconciliation sociale et internationale » (*DC* 1900, 21 juillet 1985, p. 735). Si nous attendons encore la venue du Messie avec les juifs, l'on comprend mieux effectivement pourquoi nous irions prier avec eux (en taisant le nom de Jésus-Christ).

Salut du pape aux représentants du dialogue interreligieux monastique *

Un des plus graves scandales de la crise actuelle dans l'Église est certainement le syncrétisme aberrant qui s'installe entre les religions non-chrétiennes et les ordres monastiques catholiques. Des visiteurs de monastères catholiques sont surpris d'y trouver, par exemple, des statues du Bouddha, ou même des chapelles entières qui lui sont consacrées, etc. Cette trahison de Notre-Seigneur par ceux qui devraient être ses meilleurs amis doit le peiner beaucoup.

Malheureusement, le pape lui-même encourage cette tendance, comme nous lisons dans l'*Osservatore romano* du 20 juin :

Je vous salue cordialement, vous qui êtes les représentants européens du dialogue interreligieux monastique. [...] Pèlerins de l'infini, vous invitez tout homme à affermir sa vie intérieure pour en faire la demeure de Dieu. Vous croisez aussi sur votre route d'autres chercheurs de l'Absolu, ce qui vous permet d'instaurer avec eux un dialogue respectueux et profond. Que Dieu bénisse vos rencontres et vous donne la force de continuer votre route avec courage !

« L'écoute de la Parole et de l'Esprit dans la révélation cosmique * »

L'audience générale du 2 août 2000 porte, dans l'*Osservatore romano*, le titre évocateur : « L'écoute de la Parole et de l'Esprit dans la révélation cosmique ». L'on peut certes parler dans un sens catholique d'une « révélation cosmique », utilisant le mot « révélation » de façon analogique pour exprimer le fait que Dieu se fait connaître aux hommes par sa création. La théologie traditionnelle prend soin de distinguer cette connaissance purement naturelle (possédée même par les démons en enfer) et la connaissance surnaturelle donnée par la foi. Malheureusement, nous trouvons encore dans ce discours (comme dans bien d'autres que nous avons déjà eu l'occasion de signaler à nos lecteurs) l'absence de cette précision et la confusion inextricable qui en résulte des deux ordres de la nature et de la grâce.

Bien que sous une forme encore imparfaite, de très nombreuses voix ont reconnu dans le créé la présence de son Artisan et Seigneur. Un roi antique et poète égyptien, s'adressant à sa divinité solaire, s'exclamait : « Comme tes œuvres sont nombreuses ; elles sont cachées à ton visage, toi, Dieu unique... » (Hymne à Aton, ANET, p. 369-371).

[...] L'écoute de la parole que le Créateur a confiée aux œuvres de ses mains est

* — ORLF 20 juin 2000, p. 12.

* — ORLF 8 août 2000, p. 12.

exigée également du fidèle musulman : « O hommes, adorez votre Seigneur qui vous a créés, ainsi que ceux qui sont venus avant vous. [...] » (Coran II, 21-23.) La tradition juive, fleurie sur le terrain fertile de la Bible, découvrira la présence personnelle de Dieu en tout angle du créé : « Partout où je vais, Toi ! Partout où je m'arrête, Toi ! Toi seul ! [...] » (M. Buber).

La Révélation biblique s'insère bien dans cette vaste expérience de sens religieux et de prière de l'humanité, en y plaçant le sceau divin. [...]

Mais non ! La Révélation n'est pas seulement un ajout extérieur à la connaissance naturelle de Dieu, et encore moins aux prières des fausses religions. Il est vrai que la connaissance naturelle de Dieu donne une certaine assise à la connaissance surnaturelle de la foi, mais celle-ci est formellement distincte de celle-là, et même, dans un certain sens, en est infiniment éloignée, puisqu'elle repose sur un motif absolument surnaturel. Quant aux prières citées, elles sont non seulement purement naturelles (avec toutes les taches de péché originel qui accompagnent tout ce qui est purement naturel), mais elles sont, objectivement, des actes de faux culte : acte d'idolâtrie dans le cas de la prière égyptienne, et acte d'infidélité formelle dans le cas des prières musulmanes et juives. Dire que « la Révélation biblique s'insère » dans de telles ténèbres affreuses n'est guère éloigné du blasphème ¹.

Le pape continue et revient à un thème favori : l'action de l'Esprit-Saint dans les autres religions :

A la lumière de la foi chrétienne, la création évoque ensuite de façon particulière l'Esprit-Saint dans le dynamisme [...] qui se manifeste surtout là où naît et se développe la vie. En vertu de cette expérience, également dans les cultures éloignées du christianisme a été perçue d'une certaine façon la présence de Dieu comme « esprit » qui anime le monde. [...]

Le chrétien sait bien qu'une telle évocation de l'Esprit serait inacceptable, si elle se réfère à une sorte d'« *animus mundi* » entendue dans un sens panthéiste. Mais, excluant cette erreur, il reste vrai que toute forme de vie, d'animation, d'amour, renvoie en dernière analyse à l'Esprit. [...] En effet, la création, dans son concept biblique, « comporte non seulement l'appel à l'existence de l'être même du cosmos, c'est-à-dire le don de l'existence, mais aussi la présence de l'Esprit de Dieu dans la création, c'est-à-dire le commencement du don que Dieu fait de lui-même pour leur salut aux choses qu'il a créées. Cela vaut avant tout pour l'homme, qui a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu » (*Dominum et vivificantem*, n. 12).

On se demande vraiment quel est ce don que « Dieu fait de lui-même pour leur salut aux choses qu'il a créées ». Si cela « vaut avant tout pour l'homme », cela doit « valoir » aussi pour d'autres choses. Mais alors, voici le panthéisme et l'« *animus mundi* » : nous y sommes ! La théologie chrétienne enseigne assurément que Dieu est présent dans toutes

¹ — On retrouve une autre citation du Coran dans l'audience générale du 5 juillet (il semble que désormais ceci va devenir une habitude dans les discours du pape) : « Eux aussi, nos frères musulmans, témoignent d'une foi semblable en répétant souvent, dans leur existence quotidienne, l'invocation qui ouvre le livre du Coran et qui célèbre précisément la voie sur laquelle Dieu, "le Seigneur de la création, le Clément, le Miséricordieux", guide ceux sur lesquels il répand sa grâce. » DC 2231, 5 et 20 août 2000, p. 712.

ses créatures, mais comme la cause *efficiente* est présente à ses effets dont elle est *formellement* distincte. Le « don qu'il fait de lui-même » par l'Esprit-Saint est tout autre chose, c'est le don surnaturel de la grâce, qui « vaut » seulement pour les hommes (et les anges aussi) auxquels il veut bien le donner.

Homélie pour la béatification de Pie IX et de Jean XXIII *

Dans l'homélie de la cérémonie de béatification de Pie IX et de Jean XXIII, le pape a bien voulu préciser que la béatification ne signifie pas nécessairement l'approbation par l'Église de tous les « choix historiques » du béatifié, qui dépendent de « conditionnements » particuliers :

C'est précisément leur sainteté que nous reconnaissons aujourd'hui. [...] La sainteté vit dans l'histoire et aucun saint n'échappe aux limites et aux conditionnements propres à notre humanité. En béatifiant l'un de ses fils, l'Église ne célèbre pas les choix historiques particuliers qu'il a pris, mais elle l'indique plutôt comme devant être imité et vénéré pour ses vertus, comme une louange à la grâce divine qui resplendit en celles-ci.

A chacun de deviner auquel des deux béatifiés s'appliquait cette réserve, mais l'on sera sans doute dans le vrai en y voyant une allusion à la politique décriée du pape Pie IX, radicalement opposée à celle du Vatican actuel ¹.

Jésus, « modèle et message pour l'humanité * »

Une fête hindoue a donné occasion à un autre message du Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux, texte plein d'ambiguïtés qui se passent de commentaire :

A l'occasion de la fête hindoue de Diwali, le Cardinal Francis Arinze, Président du Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux, a adressé le message suivant aux hindous du monde entier : [...]

* — ORLF 5 septembre 2000, p. 1.

¹ — A ce propos, le lecteur peut consulter la recension de l'article du *Courrier de Rome* « La malheureuse contribution de l'historiographie officielle à la béatification de Jean XXIII » dans *Le Sel de la terre* 36 (p. 227-228). L'« historiographe officiel » Alberto Melloni affirme que lorsqu'un pape béatifie l'un de ses prédécesseurs, c'est pour « reconnaître ses vertus personnelles, [...] comme s'il faisait abstraction du fait que ces vertus appartenaient à quelqu'un qui – dans une partie de sa vie – a été l'évêque de Rome », et il applique justement ce principe à Pie IX et aussi à Pie X. En revanche et contre son principe, il déclare que Jean XXIII a été béatifié *pour son bon gouvernement*.

* — ORLF 7 novembre 2000.

4. Les chrétiens pensent que Jésus-Christ révèle la plénitude du mystère de Dieu : Il est le « Verbe [qui] s'est fait chair et il a habité parmi nous. [...] Il s'est ré-vélé être le Rédempteur, en libérant ceux qui sont prisonniers des liens de l'ignorance et du péché. Jésus n'est-il pas alors un modèle et un message permanent pour l'humanité ¹ ? [...]

5. Tout en reconnaissant les différences fondamentales de nos deux religions, mais en montrant néanmoins du respect les uns pour les autres, cela contribuera non seulement à notre enrichissement mutuel, mais servira d'exemple et d'encouragement pour le monde religieux en général.

6. Le pape Jean-Paul II, au cours de son dernier voyage en Inde, nous a rappelé une fois de plus que « l'Église catholique désire instaurer de façon toujours plus intense le dialogue avec les religions du monde. Elle considère que ce dialogue est un acte d'amour qui puise ses racines dans Dieu même. "Dieu est amour", proclame le nouveau Testament "et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui". [...] » (Rencontre à Vigyan Bhavan avec des représentants d'autres religions et confessions chrétiennes, 7 novembre 1999, cf. *ORLF* n. 46 du 16 novembre 1999).

Communicatio in sacris *non plena* *

Dans l'audience générale du 15 novembre, nous trouvons une application concrète de la doctrine selon laquelle les non-catholiques possèderaient déjà une communion imparfaite mais réelle avec l'Église ². Cette doctrine est à la base de l'œcuménisme actuel. Selon le pape, les non-catholiques n'ayant pas la *pleine* communion avec l'Église, les catholiques ne peuvent pas communiquer avec eux *in sacris* (et, en l'occurrence, pour le sacrement de l'Eucharistie) de manière *ordinaire* ; mais, à cause de leur communion *partielle*, on peut permettre cette communication de façon *extraordinaire* :

4. Sous cette lumière, on comprend comment les divisions doctrinales existant entre les disciples du Christ rassemblés dans les diverses Églises et communautés ecclésiastiques *limitent* ³ le plein partage sacramentel. Le baptême est, toutefois, la racine

¹ — On trouve exactement les mêmes paroles dans un message semblable aux bouddhistes « à l'occasion de la fête du Vesakh » : « Bien que les bouddhistes ne partagent pas la même foi en Jésus-Christ, ne nous serait-il pas possible d'apprécier ensemble l'exemple que Jésus nous offre ? Il a enseigné l'amour du prochain et il a montré de la compassion, particulièrement envers les pauvres. Il a invité à avoir un esprit de pardon et il a pardonné lui-même à ceux qui le condamnaient à mort. Il s'est montré comme le Rédempteur, celui qui libère les victimes de l'ignorance et du péché. Jésus n'est-il pas ainsi un modèle et n'offre-t-il pas un message permanent à l'humanité ? » (*ORLF* 16 mai 2000, p. 6). Le cardinal semble oublier (ou bien taire coupablement) le fait que Jésus n'est pas Rédempteur seulement « par son message et son exemple », mais principalement par sa croix. (NDLR.)

* — *ORLF* 21 novembre 2000, p. 12. *Communicatio in sacris* est, en théologie, le terme précis pour désigner la participation active à des actes de religion, notamment le culte de Dieu et la confection ou la réception des sacrements. Traditionnellement, la participation active au culte d'une fausse religion (c'est-à-dire toutes les religions sauf la religion catholique) a toujours été considérée comme un péché mortel.

² — Voir l'encyclique *Ut unum sint*, n. 11 ; *DC* 2118, 18 juin 1995.

³ — C'est nous qui soulignons. (NDLR.)

profonde d'une unité fondamentale qui lie les chrétiens malgré leurs divisions¹. Donc, si la participation à la même eucharistie demeure exclue pour les chrétiens encore séparés, il est possible d'introduire dans la célébration eucharistique, dans des cas spécifiques prévus par le directoire œcuménique, *des signes de participation qui expriment l'unité déjà existante* et qui vont dans la direction de la pleine communion des Églises autour de la table de la Parole et du Corps et du Sang du Seigneur. Ainsi, « dans des occasions exceptionnelles et pour une juste cause, l'évêque du diocèse peut permettre qu'un membre d'une autre Église ou communauté ecclésiale y tienne la charge de lecteur » (n. 133). De même « lorsqu'une nécessité l'exige ou qu'un véritable bien spirituel le suggère et pourvu que soit évité tout danger d'erreur ou d'indifférentisme », parmi les catholiques et les chrétiens orientaux, une certaine réciprocité est licite pour les sacrements de la pénitence, de l'eucharistie et de l'onction des malades (cf. nn. 123-131)².

5. Toutefois, l'arbre de l'unité doit croître jusqu'à sa pleine expansion, comme le Christ l'a invoqué dans la grande prière du Cénacle, ici proclamée en ouverture. [...] Les limites dans l'intercommunion devant la table de la Parole et de l'eucharistie doivent se transformer en un appel à la purification, au dialogue, au chemin œcuménique des Églises.

*Novo millennio ineunte**

Pour clore le grand Jubilé, le pape a écrit un long document intitulé *Novo millennio ineunte* (« Au début du nouveau millénaire ») où il célèbre tous les événements « merveilleux » qui ont marqué cette année. Il rappelle, entre autres, « l'émouvante liturgie du 12 mars », c'est-à-dire la journée du pardon dans la basilique Saint-Pierre ; la célébration des « témoins de la foi », catholiques et non-catholiques au Colisée, le 7 mai ; les JMJ, bien sûr, au mois d'août, etc. Il évoque également « le souvenir lumineux de la rencontre œcuménique dans la basilique Saint-Paul, le 18 janvier 2000, quand, « pour la première fois dans l'histoire, une Porte sainte a été ouverte conjointement par le successeur de Pierre, par le primat de la Communion anglicane et par un métropolitain du Patriarcat œcuménique de Constantinople, en présence de représentants d'Églises et de communautés ecclésiales du monde entier ».

Vers la fin du document, le pape revient au sujet de l'œcuménisme et répète encore

¹ — Même idée dans l'audience générale du 14 juin : « L'Église est tout d'abord une. En effet, les baptisés sont mystérieusement unis au Christ et constitués comme son Corps mystique dans la force de l'Esprit-Saint. [...] Même si, au cours de l'histoire, cette unité a connu l'épreuve douloureuse de nombreuses divisions, sa source trinitaire intarissable pousse l'Église à vivre toujours plus profondément cette *koinonia* ou communion. [...] Le dialogue œcuménique tire sa lumière de cette perspective, car tous les chrétiens sont conscients du fondement trinitaire de la communion. » *ORLF* 20 juin 2000, p. 12. (NDLR.)

² — En réalité la discipline du nouveau code de Droit canon est encore plus laxiste que ce qui apparaît dans ce texte. Le canon 844 § 4 prévoit la possibilité de donner les sacrements aux membres de n'importe quelle confession chrétienne pourvu que l'évêque diocésain juge qu'il y a une « grave nécessité » et que ces personnes « manifestent la foi catholique sur ces sacrements ». (NDLR.)

* — *DC* 2240, 21 janvier 2001, p. 69-89.

une fois l'erreur très grave concernant l'unité de l'Église qui est à la base de l'œcuménisme conciliaire :

48. [...] En réalité, parce qu'il nous a permis de fixer notre regard sur le Christ, le grand Jubilé nous a fait prendre une conscience plus vive de l'Église comme mystère d'unité. « Je crois en l'Église une » : ce que nous exprimons dans la profession de foi a son fondement ultime dans le Christ, en qui l'Église n'est pas divisée (cf. 1 Co 1, 11-13). Étant son Corps, dans l'unité qui vient du don de l'Esprit, elle est indivisible. La réalité des divisions se déploie sur le terrain de l'histoire, dans les relations entre les fils de l'Église ; c'est une conséquence de la fragilité humaine dans la façon d'accueillir le don qui provient continuellement du Christ-Tête dans son Corps mystique. La prière de Jésus au Cénacle – « Que tous, ils soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi » (Jn 17, 21) – est en même temps révélation et invocation. Elle nous révèle l'unité du Christ avec son Père, qui est la source de l'unité de l'Église et le don permanent qu'elle recevra mystérieusement en lui jusqu'à la fin des temps. Cette unité, qui ne manque pas de se réaliser concrètement dans l'Église catholique, malgré les limites propres à l'humain, agit aussi à des degrés divers dans les nombreux éléments de sanctification et de vérité qui se trouvent au sein des autres Églises et communautés ecclésiales ; ces éléments, en tant que dons propres de l'Église du Christ, les poussent sans cesse vers sa pleine unité.

Essayons de démêler un peu la confusion de ce texte. D'abord il est dit que l'Église est « indivisible ». Très bien. Mais, immédiatement après, le pape parle « de la réalité des divisions [...] sur le terrain de l'histoire, dans les relations entre les fils de l'Église ». L'Église « indivisible » n'est donc pas l'Église située « sur le terrain de l'histoire », mais l'Église qui est « dans le Christ ». Quant à l'Église située dans l'histoire (y compris, donc, l'Église catholique), elle est divisée et appelée à réaliser l'unité qui lui manque plus ou moins. Ces divisions entre les fils de l'Église sont « une conséquence de la fragilité humaine dans la façon d'accueillir le don qui provient continuellement du Christ-Tête dans son Corps mystique ». Autrement dit, la division ne vient pas du Christ qui donne l'unité à son Église, mais de « la fragilité humaine », « des limites propres à l'humain » qui font que, « sur le terrain de l'histoire », chaque Église ou communauté ecclésiale réalise plus ou moins pleinement l'unité qui vient du Christ¹.

Cette doctrine a l'inconvénient de contredire l'interprétation catholique de l'article du *Credo* cité au début du texte : « Je crois en l'Église une ». Dire que cette Église une est uniquement le Corps mystique *invisible*, comme le pape a l'air de le dire d'abord, est

¹ — Le pape semble faire écho ici à l'étrange doctrine du cardinal Ratzinger, exposée dans une conférence publiée dans la *Documentation catholique* selon laquelle l'Église existe, à la fois, *uniquement* dans l'Église catholique, mais *aussi* dans les autres communautés chrétiennes. L'explication de cette contradiction se trouve, dit le cardinal, dans le péché : « Dans le paradoxe de la différence entre singularité et concrétisation de l'Église, d'une part, et existence d'une réalité ecclésiale en dehors de l'unique sujet, d'autre part, se reflète le caractère contradictoire du péché humain, la contradiction de la division. » (*DC* 2224, 2 avril 2000, p. 311). Le cardinal n'explique pas ce qui contredit quoi dans le péché, ni comment cette contradiction pourrait constituer une exception au principe de non-contradiction dans le cas des propositions affirmées ensemble : « L'Église est présente dans la seule Église catholique » et « L'Église est présente en dehors de l'Église catholique ». Un tel discours nous oblige à nous demander si ce n'est pas une perte de temps d'essayer de discuter avec de tels interlocuteurs. *Cum negante principia non disputatur*, dit l'adage scolastique : avec celui qui nie les principes, il ne sert à rien de disputer.

hérétique. Sans doute ajoute-t-il que « l'unité [...] ne manque pas de se réaliser concrètement dans l'Église catholique » (« sur le terrain de l'histoire »), mais il précise qu'elle « agit aussi à des degrés divers dans les nombreux éléments de sanctification et de vérité qui se trouvent au sein des autres Églises et communautés ecclésiales ». L'Église catholique n'apparaît donc pas comme l'unique Église du Christ mais comme une simple partie de l'Église une, la fraction qui possède en plénitude les éléments de sanctification et de vérité qui « poussent » chaque Église concrète vers la pleine unité.

Après avoir parlé de l'œcuménisme, le pape aborde le sujet voisin du dialogue interreligieux. Il insiste d'abord sur l'importance de ce dialogue, notamment pour apporter la paix au monde :

55. C'est dans cette perspective que se pose aussi le grand défi du dialogue interreligieux, que nous devons encore affronter au cours du nouveau siècle, dans la ligne indiquée par le concile Vatican II (39) ¹. Au cours des années préparatoires au grand Jubilé, l'Église a essayé, notamment à travers des rencontres de portée hautement symbolique, d'établir une relation d'ouverture et de dialogue avec des responsables d'autres religions. Ce dialogue doit se poursuivre. Dans un contexte de pluralisme culturel et religieux plus marqué, tel qu'il est prévisible dans la société du nouveau millénaire, un tel dialogue est important pour assurer aussi les conditions de la paix et éloigner le spectre épouvantable des guerres de religion qui ont ensanglanté tant de périodes de l'histoire humaine. Le nom du Dieu unique doit devenir toujours plus ce qu'il est, un nom de paix et un impératif de paix.

On voit bien ici, encore une fois, que le pape veut continuer à imposer à l'Église cet « esprit d'Assise » qu'il a lancé lui-même en 1986. La paix du monde n'est pas à chercher dans le règne du Christ (apporté au monde par le règne de Marie, en particulier par l'obéissance à ses demandes de Fatima), mais dans le dialogue interreligieux ².

Après un rappel purement formel disant que « le dialogue ne peut être fondé sur l'indifférentisme religieux » et que l'Église doit « annoncer que c'est dans le Christ, “le Chemin, la Vérité et la Vie” (Jn 14, 6), que les hommes trouvent le salut », le pape invite les chrétiens à être néanmoins « à l'écoute » dans ce dialogue :

D'autre part, le devoir missionnaire ne nous empêche pas d'entrer dans le dialogue avec un cœur profondément ouvert à l'écoute. Nous savons en effet que, face au mystère de la grâce infiniment riche de dimensions et d'applications pour la vie et l'histoire de l'homme, l'Église elle-même ne finira jamais d'approfondir sa recherche, en s'appuyant sur l'assistance du Paraclet, l'Esprit de vérité (cf. Jn 14, 17), qui doit précisément la conduire à la « plénitude de la vérité » (Jn 16, 13).

Nos lecteurs se rappelleront que nous avons déjà rencontré cette idée de l'Esprit-Saint qui parle dans les autres religions et même dans toutes les philosophies et cultures de

¹ — Dans cette note 39, on lit : Cf. Déclaration sur les relations de l'Église avec les religions non chrétiennes *Nostra aetate*.

² — Remarquons en passant l'acceptation fataliste du « pluralisme culturel et religieux plus marqué, tel qu'il est prévisible dans la société du nouveau millénaire ». Nous sommes très loin de l'esprit apostolique de conquête qui a converti le monde au Christ au début de l'ère chrétienne ! Si saints Pierre et Paul avaient eu cette attitude nous serions tous encore païens.

l'homme, dans d'autres discours du pape¹. Le pape répète ici le même enseignement étonnant :

Ce principe est à la base non seulement de l'inépuisable approfondissement théologique de la vérité chrétienne, mais aussi du dialogue chrétien avec les philosophies, les cultures, les religions. Souvent, l'Esprit de Dieu, qui « souffle où il veut » (Jn 3, 8), suscite dans l'expérience humaine universelle, en dépit des nombreuses contradictions de cette dernière, des signes de sa présence, qui aident les disciples mêmes du Christ à comprendre plus profondément le message dont ils sont porteurs.

Nous verrons encore, plus loin, l'usage de cette notion d'« inépuisable approfondissement théologique ». Peut-être par souci de justifier la hardiesse de ses propos, le pape en attribue la responsabilité au Concile :

N'est-ce pas dans cette attitude d'ouverture humble et confiante que le concile Vatican II s'est attaché à « lire les signes des temps » (41)² ? Tout en se livrant soigneusement à un discernement attentif pour recueillir les « signes véritables de la présence ou du dessein de Dieu » (42)³, l'Église reconnaît que, non seulement elle a donné, mais qu'elle a aussi « reçu de l'histoire et de l'évolution du genre humain » (43)⁴. Le Concile a aussi invité à adopter à l'égard des autres religions cette attitude d'ouverture et en même temps de discernement attentif. Il nous revient de marcher fidèlement dans la ligne de cet enseignement. [...]

Le document conclut par une évocation enthousiaste du concile Vatican II :

57. Chers frères et sœurs, quelles richesses le concile Vatican II ne nous a-t-il pas données dans ses orientations ! C'est pourquoi, en préparation au grand Jubilé, j'avais demandé que l'Église s'interroge sur la réception du Concile (44)⁵. Cela a-t-il été fait ? [...] A mesure que passent les années, ces textes ne perdent rien de leur valeur ni de leur éclat. Il est nécessaire qu'ils soient lus de manière appropriée, qu'ils soient connus et assimilés, comme des textes qualifiés et normatifs du magistère, à l'intérieur de la Tradition de l'Église⁶. Alors que le Jubilé est achevé, je sens plus que jamais le devoir d'indiquer le Concile comme la grande grâce dont l'Église a bénéficié au vingtième siècle : il nous offre une boussole fiable pour nous orienter sur le chemin du siècle qui commence.

Nous voilà toujours au même point : Vatican II est toujours *la* référence de la Rome actuelle et tant qu'il en sera ainsi nous pouvons être sûrs que la crise dans l'Église ne cessera de s'aggraver.

¹ — Voir *Le Sel de la terre* 28, p. 1-7 ; 31, p. 178-180 ; 36, p. 225-226. Dans la dernière référence on trouvera le même usage inouï du texte de Jn 16, 13.

² — Dans cette note 41 on lit : *Gaudium et spes*, 4.

³ — Dans cette note 42 on lit : *Ibid.*, 11.

⁴ — Dans cette note 43 on lit : *Ibid.*, 44.

⁵ — Dans cette note 44 on lit : Cf *Tertio millennio adveniente* (10 novembre 1994), 36 : AAS 87 (1995), p. 28 ; DC 922 (1995), p. 1026.

⁶ — Il s'agit, bien sûr, de la « Tradition vivante » et non de la Tradition (conçue de façon rigide et fixe, c'est-à-dire traditionnelle) condamnée dans le *motu proprio Ecclesia Dei*. (NDLR.)

Homélie pour la conclusion de la semaine de prière pour l'unité des chrétiens *

Désormais, à Rome, c'est la coutume de clore la semaine de prière pour l'unité des chrétiens par une cérémonie à la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs. Jean-Paul II a saisi l'occasion pour répéter les erreurs de l'Église conciliaire au sujet de l'œcuménisme et réaffirmer encore une fois la volonté de l'Église conciliaire de poursuivre cette route jusqu'au bout.

Après des siècles de séparation, d'incompréhensions, d'indifférence et malheureusement d'oppositions, est réapparue chez les chrétiens la conscience que la foi au Christ les unit et qu'elle est une force capable de surmonter ce qui les divise (cf. Encyclique *Ut unum sint*, n. 20). Par la grâce de l'Esprit-Saint, au concile Vatican II, l'Église catholique s'est engagée de manière irréversible à prendre la voie de la recherche œcuménique (cf. *ibid.*, n. 3)

Nous ne devons pas et nous ne pouvons pas minimiser les différences qui existent encore entre nous. [...] En même temps, la conscience de ce qui manque encore à la pleine communion nous fait apprécier davantage tout ce que nous partageons déjà. En effet, malgré les malentendus et les nombreux problèmes qui nous empêchent encore de nous sentir pleinement unis, on trouve aussi, en dehors des frontières visibles de l'Église catholique, d'importants éléments de sanctification et de vérité de l'unique Église du Christ, qui nous entraînent vers la pleine unité (cf. *Lumen gentium*, nn. 8, 15 ; *Unitatis redintegratio*, n. 3). Hors de l'Église il n'y a pas de vide ecclésial (cf. *Ut unum sit*, n. 13) ; au contraire, il y a beaucoup de fruits de l'Esprit. [...]

Les dialogues qui se sont développés à partir du concile Vatican II ont favorisé une nouvelle conscience de la tâche et de l'héritage communs des chrétiens, et ont eu des résultats très significatifs. [...] Nous avons redécouvert la fraternité chrétienne. Nous savons que notre baptême nous fait entrer dans l'unique Corps du Christ, dans une communion qui n'est pas encore plénière mais qui est bien réelle (cf. *Ut unum sint*, n. 41-42). Nous avons toutes les raisons de louer le Seigneur et de le remercier.

On retrouve toujours cette fausse idée « d'éléments de sanctification » hors de l'Église, qui sont censés fonder une communion « pas encore plénière mais qui est bien réelle » avec « l'Église du Christ », qui dépasserait les limites de l'Église catholique¹. On notera la formule : « Hors de l'Église, il n'y a pas de vide ecclésial » ; est-ce la réponse conciliaire au traditionnel : « Hors de l'Église, point de salut » ?

Ensuite le pape passe en revue les événements œcuméniques qui ont marqué l'année

* — ORLF 30 janvier 2001, p. 2-3.

¹ — Pour une brève réfutation de cette doctrine, voir *Le Sel de la terre* 35, p. 1-6.

jubilairé :

Avec une profonde reconnaissance, je parcours à nouveau en esprit l'année jubilaire. Du point de vue de l'engagement œcuménique, elle a enregistré des signes vraiment prophétiques et émouvants (cf. *Novo millennio ineunte*, n. 12).

Il reste le souvenir lumineux de la rencontre du 18 janvier 2000, dans cette même basilique, quand, pour la première fois, une Porte sainte a été ouverte en présence de représentants des Églises et communautés ecclésiales du monde entier. Et le Seigneur m'a donné bien davantage encore : j'ai pu franchir le seuil de cette Porte, qui est le symbole du Christ, accompagné du représentant de mon frère d'Orient, le patriarche Bartholomaios, ainsi que du primat de la Communion anglicane en personne. Pour un instant, un trop bref instant, nous avons fait route ensemble, mais comme il est encourageant ce bout de chemin. [...] Le 7 mai, devant le Colisée, nous nous sommes retrouvés avec tous les représentants des nombreuses Églises et communautés ecclésiales, pour la commémoration des témoins de la foi du vingtième siècle : nous avons ressenti que cette célébration était comme une semence de vie pour l'avenir (cf. *Novo millennio ineunte*, nn. 7, 41).

[...] Je pense aussi avec des sentiments d'émotion intérieure aux rencontres œcuméniques que j'ai pu avoir pendant mon pèlerinage en Egypte, au Mont Sinaï et particulièrement en Terre sainte.

Entendre le pape qualifier de « signes vraiment prophétiques et émouvants » ces scandales publics nous rappelle l'immense distance qui le sépare de la Tradition de l'Église.

Enfin, pour terminer, il regarde l'avenir et le chemin qui reste à parcourir et indique le moyen d'y parvenir : un « approfondissement » de la foi par « une sérieuse recherche théologique » et un *aggiornamento* qui permettra de « dépasser nos différences » et parvenir un jour à l'union tant désirée :

[...] Le dépassement de nos différences implique une sérieuse recherche théologique. Nous ne pouvons pas escamoter les différences ; nous ne pouvons pas changer le dépôt de la foi. Mais nous pouvons bien sûr chercher à approfondir la doctrine de l'Église à la lumière de la sainte Écriture et des Pères, et l'expliquer de façon qu'elle soit compréhensible aujourd'hui.

On reconnaît ici le principe énoncé par Jean XXIII dans son célèbre discours d'ouverture du Concile : il ne s'agit pas de changer la foi, bien sûr, mais d'approfondir notre intelligence de la foi et de l'expliquer de façon compréhensible pour l'homme moderne¹. Mais si cela doit nous permettre de « dépasser nos différences » avec des hérétiques déjà condamnés par l'Église, il s'agit d'un procédé condamné. En effet, au concile Vatican I, l'Église a déclaré : « Le sens des dogmes sacrés qui doit être conservé à perpétuité est celui que notre Mère la sainte Église a présenté une fois pour toutes et jamais il n'est loisible de s'en écarter sous le prétexte ou au nom d'une compréhension plus

¹ — Voir l'article de la *Tradizione cattolica* résumé dans *Le Sel de la terre* 36, p. 88, qui cite les paroles de Jean XXIII : « Il faut que cette doctrine certaine et immuable, qui doit être respectée fidèlement, soit approfondie et présentée de la façon qui réponde aux exigences de notre époque. »

poussée¹. »

Notification sur le livre de Jacques Dupuis *

Le 24 janvier 2001, la Congrégation pour la Doctrine de la foi a émis une « notification » sur un livre du jésuite Jacques Dupuis, intitulé : *Vers une théologie chrétienne du pluralisme religieux* (Paris, 1997). Après avoir expliqué qu'il ne s'agit pas de juger l'auteur lui-même, mais seulement de « réfuter les opinions erronées et dangereuses auxquelles le lecteur pourrait être conduit indépendamment des intentions de l'auteur, en raison des formulations ambiguës et des explications insuffisantes de différents passages du livre », le document dresse une liste de cinq points qui doivent « offrir aux lecteurs catholiques un critère d'évaluation sûr et conforme à la doctrine de l'Église, pour éviter que la lecture de l'ouvrage n'induisse de graves équivoques et malentendus ».

Il s'agit, évidemment, d'une application des principes énoncés récemment dans le décret *Dominus Iesus*². Les cinq points affirment, successivement :

- 1) la médiation salvifique unique et universelle du Christ ;
- 2) l'unicité et la plénitude de la Révélation du Christ ;
- 3) le lien nécessaire de l'action salvifique de l'Esprit-Saint dans les non-chrétiens avec « l'unique économie salvifique universelle du Verbe incarné » ;
- 4) l'ordination de tous les hommes à l'Église ;
- 5) la déficience des religions non-chrétiennes, qui ne peuvent être considérées

¹ — DS 3020. A noter aussi le canon correspondant : « Si quelqu'un dit qu'il est possible que les dogmes proposés par l'Église se voient donner parfois, par suite du progrès de la science, un sens différent de celui que l'Église a compris et comprend encore, qu'il soit anathème » DS 3043.

* — ORLF 6 mars 2001, p. 8. Suit un commentaire, p. 9-10, au sujet duquel la DC 2244 du 18 mars 2001 précise : « Cet article est signé de trois astérisques, signe conventionnel qu'il n'est pas rédigé par un théologien s'exprimant à titre personnel mais qu'il émane d'une instance autorisée ». Ce commentaire est surtout une longue apologie du « ton » de la *Notification*, ton que certains, craint le commentaire, vont trouver « autoritaire » et même en « régression à l'égard du genre littéraire et de la nature d'exposition et de pastorale des documents magistériels du concile Vatican II et d'autres documents successifs ». Mais si le commentaire veut rassurer de tels critiques, il s'y prend assez mal. On y lit, par exemple : « Le ton clair de déclaration et d'assertion d'un document magistériel, "typique d'une Déclaration ou d'une Notification de la Congrégation pour la Doctrine de la foi, analogue à celui des précédents Décrets doctrinaux du Saint-Office" entend communiquer aux fidèles qu'il ne s'agit pas tant d'arguments discutables ou de questions faisant l'objet de controverses, mais de vérités centrales de la foi chrétienne [...] ». Cette allusion au Saint-Office d'autrefois n'est certainement pas faite pour apaiser les esprits des progressistes. Parfois le commentaire semble vouloir les attaquer même directement : « Mais il serait tout aussi erroné et sans fondement de penser qu'après le concile Vatican II, le genre littéraire de type assertif et critique doit être abandonné ou exclu dans les interventions autorisées du magistère. » Malheureusement, comme l'analyse du document va le montrer, la *Notification* ne ressemble pas vraiment aux décrets de l'ancien Saint-Office, même si elle en garde un peu « le ton », parce qu'elle ne rappelle pas vraiment la foi catholique.

² — La première note du texte le dit, d'ailleurs, explicitement : « La *Notification* s'inspire des principes indiqués dans cette Déclaration (*Dominus Iesus*) pour évaluer l'œuvre de J. Dupuis. »

comme voies de salut ¹.

Tout comme *Dominus Iesus*, ce document a l'air de défendre la foi catholique, mais, tout comme *Dominus Iesus*, il n'en est rien. Toute la doctrine de la *Notificatio* est fondée sur le concile Vatican II : des cinquante références données dans les notes du document, quarante-quatre renvoient au Concile ou au magistère conciliaire de Jean-Paul II. Il est vrai que l'universalité objective de la médiation du Christ y est affirmée, mais on n'affirme pas la nécessité de la foi dans le Christ pour pouvoir profiter personnellement de cette médiation. Si les théologiens catholiques ont admis depuis longtemps la possibilité du salut des non-chrétiens, il ne faut pas oublier qu'il s'agissait pour eux des personnes qui ne connaissaient pas encore l'Évangile ². Dès lors qu'on connaît l'Évangile, il faut y croire pour être sauvé, c'est Notre-Seigneur lui-même qui l'a dit en envoyant les apôtres prêcher : « Celui qui ne croira pas, sera condamné » (Mc 16, 16).

Par conséquent, l'affirmation très forte de l'universalité *objective* de la médiation du Christ ne nous rassure en rien sur l'orthodoxie de la Rome actuelle, car le problème n'est pas que les rédacteurs du texte nient cette universalité. Au contraire, ils l'exagèrent en quelque sorte, jusqu'à l'étendre à tous les hommes, en faisant abstraction de la foi.

Ces derniers documents de Rome montrent plus précisément où se situe l'erreur fondamentale qui est à l'origine de tous les bouleversements dans l'enseignement et la pastorale de l'Église conciliaire : ils ne croient plus dans *la nécessité de la foi pour être sauvé* ³. Pourtant, c'est là une des vérités les plus explicitement enseignées dans l'Évangile, en particulier l'Évangile de saint Jean, qui est entièrement fondé sur cette vérité comme sur son premier principe, comme le déclare l'évangéliste lui-même en clôturant son livre, écrit, dit-il, « afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom » (Jn 20, 31). Les hommes ne sont pas sauvés par n'importe quelle croyance dès lors qu'ils s'efforcent de faire la volonté de Dieu. Car la première œuvre que

¹ — Le texte est assez fort : « Il est donc légitime de soutenir que l'Esprit-Saint, pour sauver les non-chrétiens, utilise aussi les éléments de vérité et de bonté qui se trouvent dans les diverses religions, mais considérer comme voies de salut ces religions, prises comme telles, n'a aucun fondement dans la théologie catholique. » Mais la Commission internationale de théologie – dont le président est le cardinal Ratzinger – écrivait dans un document ayant pour titre *Le christianisme et les religions* (approuvé *in forma specifica* par le cardinal Ratzinger qui en autorisa la publication) : « Étant donné cette reconnaissance explicite de la présence de l'Esprit du Christ dans les religions, on ne peut exclure la possibilité que celles-ci exercent, *en tant que telles*, une certaine fonction salvifique, c'est-à-dire qu'elles aident les hommes à atteindre leur fin ultime, même malgré leur ambiguïté » (n. 85 ; DC 2157, 6 avril 1997, p. 325). Puisque le cardinal admet parfois, comme nous l'avons vu, des contradictions, celle-ci ne devrait pas nous surprendre.

² — Le cas typique était celui de quelqu'un *nutritus in silvis* (« élevé dans les forêts ») qui n'avait jamais entendu parler du Christ.

³ — A ce propos il faut noter que, dans son discours pour l'Angelus du 1^{er} octobre 2000, où il a défendu *Dominus Iesus*, le pape s'engage dans la même voie : « Avec l'apôtre Pierre, nous confessons que "son Nom, donné aux hommes, est le seul qui puisse nous sauver" (Ac 4, 12). Sur les traces de Vatican II, la Déclaration *Dominus Iesus* montre que, par cette confession, on ne nie pas le salut aux non-chrétiens, mais on indique que sa source ultime est dans le Christ, en qui sont unis Dieu et l'homme. Dieu donne la lumière à tous d'une manière adaptée à leur situation intérieure et à leur milieu, leur accordant la grâce salvifique par des voies qu'il connaît (cf. *Dominus Iesus*, VI, 20-21) » (DC 2235, 5 novembre 2000, p. 909). La « source ultime du salut », donc, est « dans le Christ, en qui sont unis Dieu et l'homme » (allusion, sans aucun doute, au n. 22 de *Gaudium et spes*, cité fréquemment par le pape, et qui dit que « par son incarnation, le Fils de Dieu s'est uni, en quelque sorte, à tout homme »). Mais Dieu leur accorde « la grâce salvifique », non pas par la foi, mais « par des voies qu'il connaît ».

Dieu demande de nous, c'est de *croire* en son Fils, comme ce même Fils l'a dit aux juifs : « Ceci est l'œuvre de Dieu, que vous croyiez en celui qu'il a envoyé » (Jn 6, 29). La foi est la condition primordiale du salut, *fundamentum et radix omnis justificationis*, comme dit le concile de Trente ¹, car c'est elle qui nous apporte le début de la lumière surnaturelle qui est la substance de la vie éternelle. C'est pourquoi, ceux qui entendent la parole du Fils de Dieu et la refusent, seront condamnés : « Moi, lumière, je suis venu dans le monde afin que quiconque croit en moi ne reste pas dans les ténèbres. [...] Celui qui me rejette et ne reçoit pas mes paroles, il a ce qui le condamnera : la parole que j'ai dite, voilà qui le condamnera au dernier jour » (Jn 12, 46-48).



¹ — « La foi est le début du salut des hommes, le fondement et la racine de toute justification, sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu » Sess. 6, cap. 8. DB 801. Dans son commentaire sur II-II, q. 2, a. 5, le père Garrigou-Lagrange OP écrit : « Depuis le concile de Trente, on enseigne de façon commune que la foi surnaturelle a toujours été nécessaire d'une nécessité de moyen (c'est-à-dire, absolument nécessaire) pour le salut, car le concile dit : "sans elle (la foi surnaturelle) personne n'a jamais été justifié" ». Toute cette question de saint Thomas serait à étudier ici, en particulier l'article 3 : « Est-il nécessaire au salut de croire quelque chose au-dessus de la raison naturelle ? », ainsi que l'article 5 : « Est-on tenu de croire explicitement quelque chose ? »

Disputatio à propos de l'« una cum »

par Dominicus

Dans le *Sel de la terre* 36, nous avons fait paraître un « Petit catéchisme du sédévacantisme » qui nous avait été demandé il y a plusieurs mois, par quelques confrères de langue anglaise. En abordant cette question, nous répondions à un désir exprimé par Mgr Lefebvre lorsqu'il nous a encouragés à faire cette revue (« nos fidèles auraient besoin d'études sérieuses [...] sur l'erreur du sédévacantisme [...] », lettre du 2 septembre 1990, fac-similé dans le numéro 36, en face de la page 33).

Cet article a suscité quelques contestations de la part de « sédévacantistes », notamment à propos de la question traitant de l'« una cum ». Nous n'avons pas l'intention d'ouvrir une rubrique sur le sédévacantisme, car il nous semble qu'il y a d'autres sujets plus importants pour nos lecteurs. Toutefois, pour montrer que, malgré la brièveté de notre étude (due à son genre littéraire de petit catéchisme), notre opinion est fondée sur des arguments sérieux, nous allons examiner les principales objections qui nous sont faites. Commençons par relire la question et sa réponse, puis nous examinerons la contestation.

Le Sel de la terre.

*

— *Les sédévacantistes n'ont-ils pas raison de refuser de nommer le nom du pape à la messe pour manifester qu'ils ne sont pas en communion avec (« una cum ») un hérétique (au moins matériel) et ses hérésies ?*

L'expression « una cum » dans le canon de la messe ne signifie pas qu'on se dise « en communion » avec la personne du pape et ses idées erronées, mais qu'on veut prier pour l'Église « et pour » le pape.

Pour s'en assurer, outre les études savantes produites sur le sujet, il suffit de lire la rubrique du missel pour le cas où un évêque célèbre la messe. En effet, dans ce cas l'évêque doit prier pour l'Église « *una cum me indigno famulo [lire : servo] tuo* » ce qui ne veut pas dire qu'il prie « en union avec moi-même, votre indigne serviteur » (ce qui n'a pas de sens), mais qu'il prie « *et pour moi-même, votre indigne serviteur* ».

*

Une critique de plus de deux pages sur ce petit paragraphe a paru dans le bulletin sédévacantiste *Le Vrai Combat de la foi* 13, du 26 avril 2001¹. Citons l'essentiel de l'argumentation de notre contradicteur :

Dominicus prétend donc qu'« il suffit de lire la rubrique du missel pour le cas où un évêque célèbre la messe » pour s'assurer de la vraie signification des paroles « *una cum* ». Si cependant on va lire la rubrique concernée, comme nous le conseille notre auteur, on se rend très vite compte que, lui-même ne l'a pas lue ! En effet s'il l'avait lue, il ne pourrait pas avancer l'énormité de l'« *una cum me* » à propos d'un évêque célébrant sa messe.

Que dit donc cette rubrique ? Voici le texte : « Où il est dit : et notre évêque N., il faut spécifier le nom du patriarche, de l'archevêque ou de l'évêque ordinaire de son propre diocèse et non pas d'un autre supérieur [...]. Si le célébrant est évêque, archevêque ou patriarche, les paroles précitées (et notre évêque N.) ayant été omises, il dit à leur place *et moi votre indigne serviteur*² ».

Donc l'évêque ne dit pas « *una cum me...* » mais il dit « *et me indigno servo tuo* ». Les mots « *una cum...* » sont réservés exclusivement au pape car, c'est le pape qui dit « *una cum me indigno famulo tuo...* » Voici la rubrique sur ce point : « Quand le souverain pontife célèbre, il omet les paroles “une avec [en communion avec] votre serviteur notre pape... et notre évêque...” et il dit : “une avec [en communion avec] moi-même, votre indigne serviteur, que vous avez choisi pour pasteur de votre troupeau”³ ». Or, si le cas du pape était semblable à celui de l'évêque il dirait lui aussi, “*et me indigno servo (ou famulo) tuo*”. Il est encore précisé dans cette même rubrique à propos de la célébration faite par un évêque ou un prêtre : « Où il dit : *une avec votre serviteur notre pape N.*, il exprime le nom du pape. Si le Saint-Siège était vacant, les mots qui précèdent seraient omis⁴ ». Si l'on doit omettre la partie “*una cum*” quand le siège est vacant, cela signifie que cette partie est réservée exclusivement au pape pour manifester la communion de l'Église avec le pape ou bien, quand c'est le pape qui célèbre, pour exprimer la communion de l'Église avec lui-même. Il est donc évident que ce qui devait être, pour l'auteur de cet article de la revue *Le Sel de la terre*, une preuve que les mots « *una cum* » signifient « *prier pour* » est en réalité la démonstration que « *una cum* » veut dire avec exactitude « *une avec* » ou « *en communion avec* » ou « *en union avec* » et non pas « *prier pour* ».

D'ailleurs, cette expression se trouve assez souvent dans les textes liturgiques comme les leçons des matines, le martyrologe romain ou le rituel. Invariablement, le sens exprimé est toujours celui de *ensemble avec* – *uni avec*. Par exemple, dans le ri-

¹ — 88 rue d'Allonville, 44000 Nantes.

² — « *Ubi dicitur : et Antistite nostro N., specificatur nomen Patriarchae, Archiepiscopi, vel Episcopi ordinarii in propria Diocesi. et non alterius Superioris (...). Si celebrans est Episcopus, Archiepiscopus vel Patriarcha, omissis praedictis verbis, eorum loco dicit : et me indigno servo tuo.* »

³ — « *Summus autem Pontifex cum celebrat, omissis verbis : una cum famulo tuo papa nostro... et antistite nostro... dicit : una cum me indigno famulo tuo, quem gregi tuo praeesse voluisti.* »

⁴ — *Ubi dicit : una cum famulo tuo papa nostro N., exprimit nomen Papae : Sede autem vacante verba autem praedicta omituntur.*

tuel du sacrement de baptême, lorsque le prêtre tend le cierge allumé au parrain, il dit ceci : « [...] Ainsi, quand le Seigneur viendra pour les noces éternelles, vous pourrez aller à sa rencontre *avec (una cum)* tous les saints dans la cour céleste [...] ¹ ».

On trouve également dans la bénédiction de l'eau baptismale du Samedi saint cette expression avec un sens identique : « Lui [Notre-Seigneur] qui te fit sortir de son côté avec (*una cum*) le sang ² ».

En somme, le pape étant le fondement et le chef de l'Église, le vicair de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le doux Christ sur la terre comme l'appelait sainte Catherine de Sienne, *on doit être en communion avec lui pour être dans l'Église et uni à Jésus-Christ* ; Notre-Seigneur, le pape et l'Église sont un. On ne peut pas être avec Notre-Seigneur sans être dans l'Église et sans être soumis et en communion avec le pape.

L'Église manifeste cette nécessité au cœur même de la sainte messe. Au Canon, en effet, le célébrant doit dire : « [...] Avant tout, nous vous les offrons pour votre sainte Église catholique : afin que vous daigniez lui donner la paix, la protéger, l'unifier et la gouverner par toute la terre ; une avec votre serviteur notre pape N. (*una cum famulo tuo papa nostro* N.), et notre évêque N., et tous ceux qui professent la foi catholique et apostolique. » Il manifeste ainsi la communion de l'Église avec le pape. Cette traduction est littérale ; précédemment, nous avons utilisé la traduction de dom Lefebvre qui exprime le même sens avec une tournure plus française : « ...en communion avec votre serviteur notre pape... » (grande édition de l'Abbaye de Saint-André de 1928).

*

Remarquons tout d'abord – ce qu'il ne semble pas avoir remarqué – que notre contradicteur nous donne raison sur un point important.

En effet, nous disions dans le « petit catéchisme » que la formule « *una cum famulo tuo Papa nostro* » ne signifie pas que le célébrant « se dise “en communion” avec la personne du pape et ses idées erronées ».

Or notre contradicteur nous accorde que cette expression ne se rapporte pas à celui qui célèbre (« *nos* ») mais à l'Église pour laquelle on prie.

C'est donc un point acquis, et que les fidèles doivent savoir : le prêtre qui célèbre la messe n'affirme pas qu'il est « *una cum famulo tuo Papa nostro* », mais il prie pour l'Église « *una cum famulo tuo Papa nostro* ».

Reste à déterminer le sens de cette formule et, sur ce point, nous sommes en désaccord : nous disions que le prêtre célèbre pour l'Église « et pour » le pape, l'évêque, etc., tandis que, selon notre contradicteur, le prêtre célèbre la messe pour l'Église qui est « une avec » avec le pape. Et la formule « *una cum* » serait réservée exclusivement au pape et ne concernerait pas l'évêque qui est nommé après le pape.

Commençons par examiner si la formule « *una cum* » est réservée exclusivement au pape, ou si elle porte aussi sur l'évêque qui est nommé à sa suite. Puis nous verrons si cette

¹ — ... *serva Dei mandata, ut, cum Dominus venerit ad nuptias, possis occurrere ei una cum omnibus sanctis in aula caelestis...*

² — *Qui te una cum sanguine de latere suo produxit.*

formule se traduit adéquatement par « une avec ».

La rubrique du missel

Il nous est reproché d'avoir mal lu la rubrique du missel : Quand c'est un évêque qui célèbre, nous dit-on, la formule qu'il doit lire, selon les rubriques, n'est pas : « *una cum me indigno servo tuo* », mais : « *et me indigno servo tuo* ».

Il nous semble que notre interlocuteur entend mal le latin. Pour éclaircir ce point, lisons tout le passage, tel qu'il doit être lu par un évêque qui célèbre la messe :

In primis quæ tibi offerimus pro Ecclesia tua sancta catholica, quam pacificare, custodire, adunare, et regere digneris toto orbe terrarum : una cum famulo tuo Papa nostro N. et me indigno servo tuo et ...

De quelle préposition dépend l'expression « *me indigno servo* » ?

Selon notre contradicteur, elle ne dépend pas de « *una cum* », car ces mots sont « réservés exclusivement au pape ».

Dans ce cas, puisque « *me indigno servo* » est à l'ablatif, cette expression ne peut dépendre que de « *pro* » qui se trouve deux lignes plus haut... On voit de suite combien cette solution est forcée. Il est bien plus naturel de faire dépendre « *me indigno servo* » de « *una cum* » comme l'expression « *famulo tuo Papa nostro* » à laquelle elle est liée par la coordination « *et* ». Voilà pourquoi nous avons écrit brièvement que l'évêque « prie pour l'Église "*una cum me indigno servo tuo*" ». Reconnaissons que pour respecter les règles typographiques, nous aurions dû écrire : « *una cum [...] me indigno servo tuo* ».

Non seulement la solution de notre objectant est forcée, mais elle est en contradiction avec la ponctuation. En effet, il n'y a aucun signe de ponctuation entre « *una cum* » et « *me indigno servo* », tandis qu'il y a deux points (« : ») – signe qui indique une distinction – entre « *pro* » et « *me indigno servo* ». Si notre contradicteur avait raison, il faudrait supprimer les deux points après « *terrarum* » et ajouter une virgule après « *Papa nostro N.* », et il faudrait écrire :

In primis quæ tibi offerimus pro Ecclesia tua sancta catholica, quam pacificare, custodire, adunare, et regere digneris toto orbe terrarum una cum famulo tuo Papa nostro N., et me indigno servo tuo et ...

Cette solution n'est pas seulement en contradiction avec la ponctuation, elle l'est encore avec les études les plus « autorisées » des sédévancantistes.

Le père Guérard des Lauriers, dans une réponse à dom Guillou¹, affirme que l'« *una cum* » porte non seulement sur le pape, mais sur « les personnes qui, à des titres divers, composent l'Église », y compris le roi qui est nommé après l'évêque. Donc, a fortiori, sur l'évêque.

Quant à M. de Saint Hilaire, dans une étude intitulée « Le problème de l'« *Una cum* », il

¹ — Dom Guillou fit paraître un bref article sur la question de l'« *una cum* » dans *Itinéraires* 265 de juillet-août 1982, p. 8-9, sous le pseudonyme de fr. Benevolens.

affirme que l'« *una cum* » exprime l'unité de l'Église, unité qui « passe par le pape et l'évêque du lieu où nous habitons, évêque successeur des apôtres et notre chef spirituel local ».

Ainsi le bon sens, la ponctuation du Missel, et même les sédévacantistes qui savent lire le latin sont d'accord sur ce point : l'« *una cum* » porte aussi sur l'évêque du lieu, et, par conséquent, quand un évêque célèbre la messe, il prie bien pour l'Église « *una cum [...] me indigno servo tuo* ».

La signification de l'« *una cum* »

L'autre point de désaccord concerne la signification de l'expression « *una cum* ». Notre objectant affirme que cette expression signifie, dans le canon de la messe, « une avec », « en communion avec ». Ce que nous contestons.

Pour avoir une réponse autorisée, nous avons interrogé le père Foster du Département aux Lettres latines du Secrétariat d'État du Vatican, spécialiste de renommée internationale de latin et professeur à l'Université Grégorienne depuis des décennies. Sa réponse, écrite dans un latin élégant, mérite d'être citée telle quelle. Et puisque nos interlocuteurs sédévacantistes se piquent d'être connaisseurs de latin, nous leur laisserons le plaisir de lire dans le texte :

ROMAE SCRIBEBAM XIII KALENDAS MAIAS MMI.
FRATRIBUS SUIS PLURIMAM REGINALDUS NUNTIAT SALUTEM !

QUAESITUM TUUM VEL VESTRUM POTIUS, QUOD TANTA MIHI MOTUS FIDUCIA MISERAS,
DILIGENTER INSPEXI PERPENDIQUE: CUI SIC BREVITER RESPONDENDUM ESSE EXISTIMO

A] ILLIS IN PRECIBUS LITURGICIS NON CERTISSIME SIGNIFICANT VOCES 'UNA CUM' "IN
COMMUNIONE CUM", SED SIMPLICITER 'CUM'.

B] MEO JUDICIO NON ITA LEGENDUM EST:

'OFFERIMUS... UNA CUM FAMULO'

SED

'QUAM... REGERE DIGNERIS... UNA CUM FAMULO'.

C] HOC SCILICET MODO LEGETUR SIVE LEGI – ME IUDICE – OPORTEBIT:

"OFFERIMUS PRO ECCLESIA... QUAM PACIFICARE, CUSTODIRE, ADUNARE ET REGERE
DIGNERIS... UNA CUM FAMULO":

ID EST = 'ECCLESIAM TUAM SANCTAM CATHOLICAM PACIFICABIS, CUSTODIES, ADUNABIS
ET REGES UNA CUM [=SICUT: FAMULUM TUUM PAPAM ET ANTISTITEM ET OMNES
ORTHODOXOS ET CULTORES'

D] "PAPA ET INDIGNUS FAMULUS ET OMNES ORTHODOXI ET CULTORES"
CONIUNGUNTUR CUM 'ECCLESIA SANCTA CATHOLICA' NON CUM 'NOS OFFERIMUS',

E] UNDE HAUD SIGNIFICARE POTEST: 'IN COMMUNIONE CUM' SED "EODEM TEMPORE AC
MODO AC..."

VOS IGITUR BENE INTEREA VALEBITIS NOSQUE AMABITIS ET SANCTI
THOMAE UNAM ET UNICAM SAPIENTER PERCOLETIS LINGUAM LATINAM.
REGINALDUS FOSTER, OCD.

Voici une traduction des principaux passages de cette lettre :

A — Dans ces prières liturgiques, les mots *una cum* ne signifient pas très certainement « en communion avec » mais simplement « avec ».

B — A mon avis, il ne faut pas lire :

« *Nous* vous offrons... avec votre serviteur » mais : « *Celle-ci* ... daignez la régir avec votre serviteur. »

C — C'est donc de cette manière qu'on lira ou que – à mon avis – il faudra lire :

« *Nous* vous offrons pour l'Église... – *celle-ci* daignez lui donner la paix, la protéger, la rassembler dans l'unité et la gouverner... avec votre serviteur »

C'est-à-dire : « Votre Église sainte et catholique, vous la pacifierez, garderez, réunirez et gouvernerez avec [= comme s'il y avait un accusatif : votre serviteur le pape et l'évêque et tous ceux qui, fidèles à la vraie doctrine, ont la garde... »

D — « Le pape et le serviteur indigne et tous ceux qui, fidèles à la vraie doctrine, ont la garde... » sont joints avec « l'Église sainte et catholique » et non avec le sujet « nous » de *offerimus*.

E — Donc *una cum* ne peut pas signifier : « en communion avec » mais « en même temps et de la même manière que. »

Ainsi *una cum* ne signifie pas ici « une avec » ni « en communion avec », mais simplement « avec ».

Ajoutons à cet argument d'autorité quelques autres raisons tirées des textes liturgiques que notre contradicteur nous invite à lire.

Il est facile de voir que l'expression « *una cum* » ne peut pas signifier « une avec ». En effet « *una* » n'est pas ici un adjectif. Sinon il faudrait dire « *unus cum* » quand l'expression est avec un nom masculin, « *uni cum* » quand il s'agit d'un pluriel, etc. Or ce n'est *jamais* le cas. Par exemple on lit dans le *Martyrologe* au 16 mars :

Aquiléje natális beáti Hilárii Epíscopi, et Tatiáni Diáconi, qui, sub Numeriáno Imperátore et Berónio, Práside, post equúleum atque ália torménta, una cum Felice, Largo et Dionysio, martyrium terminárunť 1.

On ne peut pas non plus traduire « *una cum* » par « en communion avec », « en union avec ». Voici un exemple où cette traduction est impossible, dans le *Martyrologe* au même jour (16 mars) :

Anazárbi, in Cilícia, sancti Juliáni Mártyris, qui, sub Marciáno Práside, diutísime cruciátus, demum, in sacco una cum serpéntibus inclúsus, in mare demérsus est 2.

Il est bien clair que saint Julien ne devait pas se sentir « en communion » ni « en union » avec les serpents qui partageaient son sort.

L'expression « *una cum* » signifie donc, dans ces textes, simplement « *cum* ». Il arrive parfois que les deux expressions soient employées indifféremment. Par exemple dans le

¹ — A Aquilée, l'anniversaire des bienheureux Hilaire évêque, et Tatien diacre. Sous l'empereur Numérien et le préfet Béroïne, ils endurèrent le supplice du chevalet et plusieurs autres tourments, avec Félix, Large et Denis, et accomplirent ainsi leur martyre.

² — A Anazarbe, en Cilicie, saint Julien martyr, qui sous le préfet Marcien, fut longtemps torturé. A la fin on l'enferma dans un sac avec des serpents et on le jeta à la mer.

Martyrologe au 18 avril. On lit dans le *Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs*, édition de 1925 :

*Augusta sancti Narcissi Episcopi, qui primus in Rhetia Evangelium predicavit; deinde in Hispaniam profectus est, et, cum Gerundae multos ad Christi fidem convertisset, ibidem, in persecutiōne Diocletiani Imperatoris, una cum Felice Diacono, martyrii palmam accepit*¹.

Tandis qu'on lit dans le *Martyrologe Romain*, édition de 1913 :

Augusta sancti Narcissi Episcopi, qui primus in Rhetia Evangelium predicavit; deinde in Hispaniam profectus est, cum Gerundae multos ad Christi fidem convertisset, ibidem in persecutiōne Diocletiani Imperatoris cum Felice Diacono martyrii palmam accepit.

Pourquoi certains missels traduisent-ils par « en communion avec » ?

On objecte que la traduction « en communion avec » se trouve dans certains missels des fidèles, comme le dom Lefebvre de 1928.

Nous répondons à ceci que la traduction « en communion avec » est plus une glose ou une paraphrase, qu'une traduction. Un spécialiste de latin chrétien, universitaire réputé, M. Jacques Fontaine, nous répondait à ce sujet : « Le sens "en union avec" (entendu comme communion) est forcé ou glosé ».

C'est sans doute pour cela que le dom Lefebvre lui-même a été corrigé. On peut lire, dans les éditions parues sous Pie XII, que le texte est traduit ainsi :

Tout d'abord nous vous les offrons pour votre sainte Église catholique – daignez, à travers le monde entier, lui donner la paix, la protéger, la rassembler dans l'unité et la gouverner, – *et aussi pour* votre serviteur notre pape..., pour notre évêque..., et pour tous ceux qui, fidèles à la vraie doctrine, ont la garde de la foi catholique et apostolique.

A propos de ce dom Lefebvre de 1928, il est à remarquer que l'expression « en communion avec » est étendue par cet auteur aussi à l'évêque du lieu, ce qui contredit notre objectant. Bien plus, dom Lefebvre semble rapporter cette expression à celui qui célèbre la messe (c'est-à-dire à *Offerimus*) : « *Nous* vous les offrons [...] *en communion avec* votre serviteur notre pape... ». Or tous conviennent qu'une telle traduction est une glose, une paraphrase, et non une traduction littérale.

En conclusion, la traduction la plus littérale de cette prière serait :

Tout d'abord, nous vous les offrons pour votre sainte Église catholique –

¹ — A Augsbourg, saint Narcisse évêque. Le premier il prêcha l'Évangile en Rétie, alla ensuite en Espagne, fit à Gérone de nombreuses conversions, et durant la persécution de l'empereur Dioclétien, reçut la palme du martyr, avec son diacre nommé Félix.

daignez, à travers le monde entier, lui donner la paix, la protéger, la rassembler dans l'unité et la gouverner, – et [daignez gouverner] *en même temps et de la même manière* votre serviteur notre pape..., notre évêque...,

Qui ne comprend, dès lors, que cette prière est plus utile que jamais, et que les prêtres ont grand tort de ne pas demander, dans la messe, à Dieu de daigner gouverner le pape ?

*
* *

Annexes

Le vrai sens de l'« *Una Cum* » au canon de la messe (extraits)

par le frère Benevolens OSB *

L'auteur en question ¹ n'a-t-il donc pas lu l'explication des prières et des cérémonies de la messe du père Lebrun, rééditée par *Forts dans la Foi* (1976) ? Qu'il se reporte donc aux pages 326-331 de cette édition, d'où nous extrayons les lignes suivantes :

Una cum famulo tuo... avec notre pape N. votre serviteur. Saint Paul nous recommande de prier *pour* nos pasteurs. (...) Il est bien juste qu'en priant pour l'unité de l'Église, on prie *pour* celui qui est le centre de la communion, qui préside à cette Église, dit saint Irénée, et avec laquelle il faut que tout autre Église convienne. (...)

Et antistite nostro N (...). Saint Paul recommande aux Hébreux de prier *pour* lui et *pour* les pasteurs. Il faut prier *pour* eux, parce qu'ils ont besoin de lumière et de force pour conduire maintenant leur troupeau.

Et rege nostro. Saint Paul a expressément demandé de prier *pour* les rois (...)

Et omnibus orthodoxis... Il est encore juste de prier en général *pour* tous ceux qui se maintiennent dans la pureté de la foi ².

* — Article paru dans *Itinéraires* n° 265 de juillet-août 1982, p. 8-9.

¹ — Dom Guillou répondait à un ecclésiastique. (NDLR.)

² — C'est nous qui soulignons. (Note du fr. Benevolens).

Nous avons complété les citations de dom Guillou, en particulier en ajoutant la phrase où le père Lebrun dit qu'on prie « pour l'unité de l'Église » et « pour celui qui est le centre de la communion ». En effet on a reproché à dom Guillou d'avoir escamoté ce passage.

Lorsque le père Lebrun dit qu'on prie « pour l'unité de l'Église », il est clair qu'il fait allusion à la prière précédente (« *quam adunare digneris* ») et non pas à l'« *una cum* ». Après avoir prié pour l'unité de l'Église, il est naturel de prier *pour* son chef (glose : dont le rôle est de travailler à l'unité, partie intégrante du bien commun).

Par ailleurs, nul ne doute que le pape, en tant que tel, soit celui qui est le centre de la communion de l'Église. La question est de savoir le sens de la prière du Canon. Or le père Lebrun affirme qu'on y prie *pour* le pape, *pour* l'évêque, *pour* le roi. Ajouter que le pape est « centre de la communion » est un commentaire, une paraphrase ou une glose. Ce n'est pas la *traduction* de la prière. On pourrait ajouter de même que l'évêque est centre de la communion dans son diocèse, et le roi dans son royaume.

Après le père Lebrun, citons la magistrale étude de dom Botte et de Mlle Mohrmann sur *L'Ordinaire de la messe*¹ : « *Una cum* ne diffère pas ou guère d'un simple *cum* » qu'il faut joindre non pas à *offerimus* (nous les offrons en union avec) mais à *Ecclesia tua* : « Nous vous les offrons pour votre sainte Église... *et aussi pour* votre serviteur notre pape » (*quam... terrarum* est une incise). (...)

Enfin, si *una cum* signifiait « en union avec », l'expression « *offerimus pro Ecclesia... una cum me famulo tuo indigno* » employée par le pape, et celle employée par l'évêque, « *una cum me indigno servo tuo* », n'auraient aucun sens (« en union avec moi-même ! »).

Réflexions sur des réflexions au sujet du « *una cum* » (extraits) par le frère Xavier du Coudray OSB *

A ceux qui insisteront et opposeront les missels des fidèles ou les livres de piété anciens qui présentent « en union » ou quelque formule analogue en regard de *una cum*, on devra dire : faites la différence entre une traduction et une accommodation. Les auteurs de ces livres destinés aux fidèles pouvaient sans inconvénient faire dire à un texte autre chose que ce qu'il signifie rigoureusement, pourvu que ce sens adventice soit pieux et n'offre rien de contraire à la foi. Les anciennes éditions de *L'Année liturgique* contenaient au début de chaque volume un chapitre sur l'ordinaire de la messe ; dom Guéranger y avertissait les lecteurs qu'il évitait avec soin de donner une traduction des textes liturgiques et qu'il se limitait à une paraphrase. Celui qui croit pouvoir s'appuyer sur de telles adaptations pour déterminer le sens d'une formule latine qui n'est pas particulièrement énigmatique, commet une lourde méprise sur l'intention de l'auteur du texte français.

L'union de l'Église autour du Saint-Père est une belle chose, il est naturel de vouloir l'exprimer au début de cette grande prière liturgique, voilà pourquoi cette accommodation fut choisie par des auteurs estimables qui ne songeaient pas à œuvrer pour des siècles. Mais face à ces considérations il faut songer que l'auteur inconnu du Canon de la messe n'était pas imprévoyant, qu'il ne faut pas s'étonner s'il a évité d'y insérer une formule qui recèlerait

Remarquons encore qu'en priant pour le pape, on n'affirme pas qu'il remplisse actuellement bien son rôle et qu'il travaille à cette unité. C'est un fait qu'actuellement il fait le contraire. Raison de plus pour prier pour lui. (NDLR.)

¹ — BOTTE Bernard et MOHRMANN Christine, *L'Ordinaire de la messe, texte critique, traduction et études*, t. 1, Paris, Cerf / Louvain, Abbaye du Mont César, 1953, p. 77 et n. 1. Nous avons légèrement rectifié la citation donnée par dom Guillou (l'édition que nous citons n'est pas la même que la sienne). C'est cette traduction de dom Botte (« et aussi pour ») que nous avons adoptée pour notre « petit catéchisme ». A l'époque personne n'a eu l'idée d'accuser dom Botte de ne pas savoir le latin. Il est vrai que le « sédévacantisme » n'existait pas encore. Voir aussi la note « h », p. 74, qui donne le texte parallèle du sacramentaire gélasien (n° 75) : « *Oremus dilectissimi nobis in primis pro Ecclesia sancta Dei ut eam Deus et Dominus noster pacificare, adunare et custodire dignetur per universum orbem terrarum... Oremus et pro beatissimo papa nostro.* » On voit que le « *una cum* » est rendu « et pro » dans le sacramentaire gélasien. Il est difficile d'être plus clair sur le sens de cette expression dans ce passage du canon. (NDLR.)

* — Etude manuscrite datant de 1996. Le père Xavier du Coudray est aumônier du cours Notre-Dame du Rosaire, Clos des Cordeliers, Cours Gambetta, 33490 Saint-Macaire.

aujourd'hui un redoutable danger, que d'ailleurs dans les siècles passés il y a eu des papes bien éloignés de la sainteté et de la foi d'un Pie X. D'autres auteurs de missels des fidèles ont préféré s'attacher de façon plus littérale au sens du texte et on lit dans celui de dom Lefebvre : « Et aussi pour votre serviteur notre pape. »

Explication de ce passage par Ghir *

Le fruit général du sacrifice parvient dans une mesure d'autant plus pleine aux membres de l'Église en particulier, qu'ils contribuent davantage au bien commun. On prie donc spécialement *pour* le pape, chef visible de l'Église, et pour l'évêque du diocèse où l'on célèbre. On ajoute une prière générale pour tous ceux qui gardent en leur cœur la foi véritable et la confessent de bouche, et surtout la prêchent et la défendent selon leurs moyens.

Il est convenable que, dans toute l'Église, on prie *pour* le pape : il est le vicaire de Jésus Christ, le docteur infaillible, le pasteur suprême de tous les fidèles, le chef et le père de toute la chrétienté.



* — Nicolas GHIR, *Le saint Sacrifice de la messe, son explication dogmatique, liturgique et ascétique*, t. 2, Paris, Lethielleux, 1895, p. 258. Ce livre a une grande réputation.

Le dodo

Ce texte de M. l'abbé de Cacqueray est tiré du bulletin *Le Seignadou* (n° 7, avril 2001), organe du prieuré Saint-Dominique de la Fraternité Saint-Pie X (Domaine des Carmes, 11290 Montréal-de-l'Aude).

Le Sel de la terre.

*
* *

LE SYNDICAT national des directeurs de parcs zoologiques français a choisi comme emblème le dodo¹, oiseau de l'île Maurice exterminé au XIX^e siècle. L'image, bien suggestive, exprime l'intérêt de la création des parcs et des réserves d'animaux pour sauvegarder les espèces en voie de disparition. La faune compterait encore des dodos si des mesures de protection avaient été prises plus tôt pour en protéger la race.

Il semble malhonnête de déplorer le sort des animaux qui vivent dans les zoos modernes car, depuis la ménagerie d'Auguste jusqu'à la réserve africaine de Sigean, leurs conditions se sont bien améliorées. Ils évoluent dans un cadre proche de la nature en laquelle demeurent leurs congénères en liberté et de spacieux enclos leur donnent le loisir de se dégourdir les pattes autant qu'ils le veulent. Leur alimentation journalière a été calculée d'après de minutieuses observations sur leurs frères de race qui ne doivent pas manger aussi bien tous les jours.

Et cependant, chers confrères, vous souvenez-vous de ces lions que nous vîmes à Sigean lors d'une agréable sortie de communauté? Allongés près de la petite route macadamisée, ils ne levèrent même pas les yeux en voyant passer cette petite voiture qui comptait pourtant quatre membres éminents d'une autre espèce en voie de disparition, celle des soutanosaures.

Nous aurions pu alors, puisque le professeur de philosophie était de la promenade, disserter sur les inconvénients du zoo, fût-il le meilleur du monde. Les animaux y perdent toujours en liberté, en combativité et donc en vitalité. Refoulés en un terrain grillagé, ils doivent se résigner à ne plus arpenter les vastes territoires illimités pour lesquels ils sont faits. Ils n'ont plus besoin de se battre pour vivre car leur pitance de viande crue leur parvient chaque jour sur un plateau. Ils mènent une petite vie ronronnante ou rugissante ou feulante et perdent peu à peu les qualités de leur race. Seul un saut par-dessus le grillage les sauverait de cette existence au ralenti...

Nous comprenons donc bien la crainte exprimée dans la conclusion du

¹ — Son véritable nom est le dronte.

communiqué envoyé par nos supérieurs¹. Après la création des réserves « *Ecclesia Dei* », qu'elles se trouvent dans le Vaucluse ou à Wigratzbad, il serait fâcheux d'ouvrir la réserve surnaturelle d'Écône où, dans un cadre pourtant splendide, commenceraient à dépérir quatre-cents vigoureux spécimens de la lignée de Melchisédech.

Depuis le 30 juin 1988, nous ne risquons d'ailleurs plus de terminer comme des dodos. Alors, aux volières munies de barreaux dorés, nous préférons quand même l'île Maurice, les Philippines, bientôt le Vietnam, le futur prieuré de Toulouse et les extrémités de la terre.



¹ — « Ayant devant les yeux d'une part l'exemple tout récent de la Fraternité Saint-Pierre, d'autre part la continuité de la ligne post-conciliaire constamment réaffirmée par Rome, notre défiance est extrême » (Point n° 2 de la conclusion du communiqué de la Maison générale de la Fraternité Saint-Pie X du 22 janvier 2001). (NDLR.)

LE SEL DE LA TERRE

Donner le goût de la sagesse chrétienne

*Revue trimestrielle
de formation catholique*



Maintenir et conserver la saveur du sel de la doctrine quand tout autour devient insipide par la suite de l'abandon de Dieu, c'est le défi que la revue s'impose par son nom même. Le *Sel de la terre* vous offre tous les trois mois des articles simples, diversifiés, adaptés et d'une sûreté doctrinale éprouvée afin de nourrir votre vie spirituelle.

- **Simple**, le *Sel de la terre* ne requiert de ses lecteurs **aucun niveau spécial de connaissance** ; il s'adresse à tout catholique qui veut approfondir sa foi.
- **Diversifié**, le *Sel de la terre* propose à tous une **formation catholique vraiment complète** : études doctrinales et apologétiques, spiritualité et Écriture sainte, histoire et arts de la civilisation chrétienne viennent tour à tour nourrir votre intelligence.
- **Adapté**, le *Sel de la terre* présente les vérités religieuses **les plus utiles** à notre temps et dénonce les erreurs qui menacent aujourd'hui les intelligences.
- **Traditionnel**, le *Sel de la terre* est publié sous la responsabilité d'une communauté dominicaine qui se place **sous le patronage de saint Thomas d'Aquin**, pour la sûreté de la doctrine et la clarté de l'expression.

Cet article vous a plu ?

Vous pouvez :

[Vous
abonner](#)

[Découvrir
notre site](#)

[Faire
un don](#)

Trouvez plus de 1000 articles en accès libre !